

**SE SOUVENIR AUTREMENT : LE DISCOURS ANTI RELIGIEUX AU SERVICE
DU RÉCIT AUTOBIOGRAPHIQUE DANS *DIEU, ALLAH, MOI*
ET LES AUTRES DE SALIM BACHI**

Fatima CHETT

Laboratoire de recherche LLC
Université Abou Bakr Belkaid, Tlemcen
ORCID iD : 0009-0003-7668-6678
fatimachett@rocketmail.com

&

Fatima Zohra DALI YOUCEF

Laboratoire de recherche LLC
Université Abou Bakr Belkaid, Tlemcen
thematounet@yahoo.fr

Résumé : Parmi les multiples motifs qui irriguent les romans contemporains de Salim Bachi (2005-2017), la réflexion autour des religions et de la spiritualité occupe une place prépondérante. Bachi, navigue entre son héritage musulman et son appartenance à la société occidentale sécularisée, créant ainsi un espace hybride où s'entremêlent croyances, doutes et quêtes de sens. Dans son récit autobiographique « *Dieu, Allah, moi et les autres* », le sacré se manifeste principalement à travers un processus de "sécularisation" de l'esprit de l'auteur, mais aussi à travers un discours antireligieux qui transcende le cadre autobiographique et mémoriel pour interroger les enjeux existentiels et sociétaux de notre époque. Notre étude, outre l'inscription de ce texte dans son contexte socio-discursif, se concentrera sur la manière dont le discours antireligieux peut être un moyen pour le narrateur-auteur de se découvrir et se forger une identité singulière. Il s'agira donc pour nous de saisir comment Salim Bachi parvient-il à tisser un récit autobiographique à la fois subtil et téméraire par le prisme d'une anti-religiosité assumée où la mémoire se fait miroir d'une identité en constante mutation. Ainsi, nous proposons une réflexion sur la manière dont le religieux, loin d'être un simple arrière-plan, se déploie tel un kaléidoscope, révélant des perspectives multiples sur la spiritualité et le récit contemporain.

Mots-clés : Récit autobiographique, spiritualité, discours antireligieux, quête existentielle, identité.

REMEMBER DIFFERENTLY: THE ANTI-RELIGIOUS DISCOURSE IN THE SERVICE OF THE AUTOBIOGRAPHICAL NARRATIVE IN "GOD, ALLAH, ME AND THE OTHERS" BY SALIM BACHI

Abstract: Among the multifarious motifs that pervade the contemporary novels of Salim Bachi (2005-2017), the reflection on religions and spirituality occupies a preeminent position. Bachi navigates between his Muslim heritage and his affiliation with the secularized Western society, thus creating a hybrid space where beliefs, doubts, and quests for meaning intertwine. In his autobiographical narrative "God, Allah, Me, and the Others," the sacred manifests primarily through a process of "secularization" of the author's spirit, but also through an anti-religious discourse that transcends the autobiographical and memorial framework to interrogate the existential and societal issues of our time. Our study, beyond the inscription of this text in its socio-discursive context, will focus on how the anti-religious discourse can be a means for the narrator-

author to discover and forge a unique identity. It will be our task to comprehend how Salim Bachi manages to weave an autobiographical narrative that is both subtle and intrepid, through the prism of an assumed anti-religiosity where memory becomes a mirror of an identity in constant flux. Thus, we propose a reflection on how the religious, far from being a mere backdrop, unfolds like a kaleidoscope, revealing multiple perspectives on spirituality and the contemporary narrative.

Keywords : Autobiographical narrative, spirituality, anti-religious discourse, existential quest, identity.

Introduction

Au cœur des méandres du souvenir, la mémoire foisonne de récits captivants, ces trésors intimes qui façonnent notre identité. Pourtant, lorsque le regard se pose sur le prisme de la religion, le discours se teinte parfois d'une tonalité polémique, comme pour mieux exorciser les démons du passé. Ainsi, Nombreux sont les écrivains maghrébins qui ont évoqué le sacré ou s'en sont inspirés dans leurs écrits, un phénomène d'autant plus remarquable qu'il tend à se diversifier jusqu'à une forme de sécularisation. En témoignent pleinement des œuvres telles que *Loin de Médine* d'Assia Djebar (2001), *Prophète sans Dieu* de Slimane Benaïssa (2003), *2024 : la fin du monde* de Boualem Sensal ou le *Silence de Mohamed et Dieu, Allah, moi et les autres* de Salim Bachi (2017). C'est dans cette dynamique singulière que s'inscrit ce dernier récit de l'écrivain Algérien Salim Bachi, "*Dieu, Allah, moi et les autres*", où la question religieuse devient le vecteur d'une quête existentielle, d'un cheminement introspectif aux résonances universelles. À travers les pages de ce texte autobiographique, le lecteur est convié à une exploration captivante des tréfonds de la mémoire, où les souvenirs scintillent sous la lumière d'un regard critique envers les dogmes et les croyances. Loin de se cantonner à une simple diatribe, le discours de Bachi se fait miroir de l'âme, révélant les complexités de l'expérience humaine, les zones d'ombre et de lumière qui façonnent l'identité de l'individu. C'est dans ce croisement singulier entre mémoire et anti-religiosité que prend forme un récit d'un genre unique, transcendant les frontières du témoignage personnel pour embrasser une dimension universelle. Ainsi, la présente analyse se propose d'explorer les mécanismes par lesquels le discours anti-religieux devient le catalyseur d'un subtil exercice de remémoration, donnant naissance à une œuvre à la fois intime et profondément ancrée dans les réalités de notre époque. Paru en 2017, "*Dieu, Allah, moi et les autres*" de Salim Bachi nous livre, avec une franchise dépourvue de fard, les méandres d'une existence tourmentée. Bachi y dévoile, sous la forme d'une touchante confession, les expériences qui ont façonné son être, retraçant avec une minutie saisissante les souvenirs de son enfance ainsi que la douleur lancinante de la perte de sa sœur bien-aimée. C'est le récit d'une vie marquée par les tourments et les luttes, les rencontres et les souffrances, où l'auteur relate sa lente émancipation des contraintes sociales et religieuses, trouvant dans les livres et la littérature un havre de paix. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois qu'il s'abandonne à cet exercice introspectif, ayant déjà partiellement dévoilé, dans son précédent ouvrage "*Autoportrait avec Grenade*" (2005), une période éprouvante de son existence, lorsque, rongé par la maladie, il guettait avec angoisse la venue de la mort au cours de son voyage à Grenade. Une expérience traumatisante qui semble avoir durablement influencé le choix de ses thèmes romanesques.

Au fil du temps, la croyance en l'invisible s'est progressivement estompée, laissant place à une rationalité où la spiritualité ne gouverne plus sa philosophie. Lectures et voyages ont forgé sa pensée, le libérant de toute dépendance sociale et identitaire. L'auteur accorde en effet une importance primordiale à l'expérience vécue plutôt qu'aux seules croyances. Il relate avec passion son amour pour la lecture et sa quête incessante de vérité, avouant avoir progressivement perdu la foi et les repères inculqués durant son enfance à l'école algérienne des années 70. Il s'est alors construit une nouvelle existence, affranchi des carcans religieux qui bridaient auparavant son imaginaire. Dans son ouvrage "Dieu, Allah, moi et les autres", Bachi s'attache à examiner deux figures emblématiques, Dieu et Allah, en questionnant leurs différences sémantiques. Il confie une adhésion nuancée envers ces deux entités aux significations pourtant similaires : «... je croyais toujours en Dieu, un peu moins en Allah, sa traduction en arabe littéral". (Salim Bachi, 2017 :25). Cette comparaison entre deux visions divergentes, oscillant entre deux cultures, remet en cause la sacralité qui fonde toute religion monothéiste, à savoir l'origine et le sens de la croyance en "Dieu". Ce débat intérieur mené par Bachi consiste à dépeindre avec une grande finesse ce qui valorise mais aussi ce qui dévalorise l'image de Dieu, son regard évoluant au gré des différentes cultures qu'il explore. Contradictions factuelles, conditionnement par les pratiques et les rituels, accès restreint au savoir : autant d'éléments qui, selon lui, érodent considérablement les convictions religieuses et l'éloignent des sentiers battus de la foi. Dans ce sens, plusieurs interrogations s'imposent : comment l'écriture autobiographique bachienne dans « *Dieu, Allah, moi et les autres* », se fait-elle le vecteur d'une remémoration singulière, où les souvenirs scintillent sous la lumière d'un regard critique envers les dogmes et les croyances ancestrales ? Autrement dit, comment le rejet des dogmes religieux traditionnels dans l'œuvre de Salim Bachi se mue-t-il en une quête introspective féconde, permettant à l'auteur de se réinventer et de se réapproprier son identité dans toute sa complexité ? Interrogations qui nous permettront de voir finalement en quoi cette convocation du fait religieux (ou antireligieux) transcende-t-elle le cadre du témoignage personnel pour permettre à l'auteur de repenser autrement cette relation complexe entre soi, les autres et le divin. C'est dans cette perspective que trois hypothèses sont de rigueur : En premier lieu, nous supposons que le discours antireligieux dans l'œuvre de Bachi permet de déconstruire les schémas identitaires traditionnels pour mieux reconstruire (ou réinventer ?) une identité narrative (réelle ?) complexe et plurielle. En second lieu, il se pourrait qu'un discours polémique (ironique quelque fois) à l'encontre des institutions religieuses favorise l'expression d'une mémoire subjective, offrant au lecteur un accès privilégié à l'intimité de l'expérience vécue par l'auteur. En dernier lieu, l'auteur convoque le fait religieux comme un moyen de repenser les liens entre soi, l'autre et le divin dans une nécessité de « *Se souvenir autrement* » – (termes empruntés à la romancière québécoise Élisabeth Vonarburg, *Reine de mémoire*, 2005-2007)- faisant de cette remémoration singulière un mouvement de désaffiliation qui s'est mué en une quête introspective féconde.

Il s'agira, dans le cadre de cette étude, d'identifier les modalités par lesquelles l'auteur algérien Salim Bachi convoque le fait religieux comme moyen de repenser les liens complexes entre le soi, l'altérité et le divin. Cette approche nous permettra d'examiner les manifestations d'un discours critique, ironique, voire provocateur à l'encontre des institutions religieuses traditionnelles. Nous porterons une attention particulière à la manière dont ce positionnement antireligieux offre un accès privilégié à l'intimité de l'expérience vécue par l'auteur. In fine, il s'agira de comprendre en quoi cette « remémoration singulière » s'inscrit dans une quête introspective féconde, à la confluence des sentiers de la mémoire et de l'émancipation des dogmes ancestraux. Nous tâcherons ainsi de saisir

comment cette démarche permet à Bachi de « se souvenir autrement », favorisant une réinvention de soi dans toute sa complexité.

1. Déconstruction des schémas identitaires traditionnels

Le récit de Salim Bachi tisse habilement la trame d'une saga familiale avec les récits captivants de rencontres interculturelles, tout en abordant des considérations d'ordre théologique. Ce faisant, il nous confronte aux tourments tant personnels que collectifs qui ont marqué le narrateur-auteur. Il s'agit là d'un roman mémoriel, où l'auteur repense son passé en le reliant à la « lignée croyante » telle que développée par la sociologue française Danièle Hervieu-Léger qui définit la religion comme étant « un dispositif idéologique, pratique et symbolique par lequel est constituée, entretenue, développée et contrôlée la conscience (individuelle et collective) de l'appartenance à une lignée croyante » (1993 : 119). Cette définition souligne le lien indissociable entre la religion et la mémoire collective. Ainsi, le sacré se définit comme ce sentiment de dépendance radicale, éprouvé individuellement ou collectivement, dans le contact avec cette puissance autre qui transcende l'existence humaine (ibid. : 155). En ce sens, les éminents penseurs Luc Ferry et Marcel Gauchet abondent dans la même direction, concevant le sacré comme la « *conjonction tangible du visible et de l'invisible, de l'ici-bas et de l'au-delà* » (2004 : 65). Gauchet, quant à lui, associe le terme « religion » à une transcendance enracinée dans les expériences vécues, structurant le social à travers ses institutions. Selon ce dernier, nous assistons depuis les années 1960 à une sortie progressive de la religion, ou plutôt de la structuration religieuse des sociétés prenant source dans les mouvements de la modernité et l'évolution même du christianisme. C'est précisément ce processus que ce récit de Salim Bachi semble dépeindre par le biais du récit mémoriel, retraçant ses souvenirs qui incarnent quant à eux, les traumatismes individuels et collectifs engendrés par cette désaffiliation du sacré. Le texte décrit ainsi le désir de panser une mémoire blessée, de retrouver une mémoire véritable et de renouer (ou jamais !) avec cette « lignée croyante » si chère à Hervieu-Léger.

Pour assumer sa présence effective en tant que personnage principal de son récit ainsi qu'un narrateur (le trio qui annonce le genre autobiographique), Bachi s'identifie à ce personnage principal par le biais de son nom : « Puis elle fut remplacée par un arabisant pur jus, venu d'Égypte, si pur qu'il m'appelait Bacha au lieu de Bachi qui n'était pas un nom arabe selon lui. Je devais être Ottoman... » (2017 : 36). Né en 1971 en Algérie, au sein d'une famille non pratiquante, il dépeint avec acuité l'enfer des écoles algériennes postcoloniales. Coups, insultes, cours dispensés par des intégristes : le jeune Salim n'y apprend guère, sinon une défiance instinctive envers ce Dieu qui semble tout permettre et une aversion profonde pour toute vérité imposée par la violence et la terreur. Frappé par une maladie chronique congénitale (la drépanocytose) qui a campé sa condition d'enfant et le contraint à l'immobilité. Tandis qu'il n'avait que neuf ans, cette même maladie avait emporté sa sœur âgée de six ans. L'incommensurable tragédie qui l'a cruellement anéanti dans son être même, tant sur le plan moral que physique, n'a trouvé pour seul rempart à son immense affliction que l'écriture d'un nouveau récit, intégralement restitué au sein de sa relation autobiographique, comme unique « levier de résilience et de renaissance »¹. L'enfant Salim trouve dans la littérature un refuge salvateur. Au-delà des récits fascinants, il y découvre un espace de liberté, un horizon qui éclate les carcans de la religion et des identités figées :

¹ Termes empruntés à CYRULNIK B. 1999. *Un merveilleux malheur*. Odile Jacob. Paris.

Je me consolais en lisant. Je ne vivais plus qu'au travers des romans, tous ceux que je dénichais. Je passais mes étés les volets fermés pour ne pas avoir trop chaud, ma lampe de chevet allumée alors que dehors le jour incendiait le monde : Jules Verne, Deux ans de vacances, Le Père Goriot, Philip Marlowe, La Grande Fenêtre, et ce corps qui me trahissait, m'empêchait de vivre, ce corps douloureux et mortel disparaissait, englouti par le monde qui se déployait dans mon esprit pendant que je lisais à en perdre le souffle, du matin jusque très tard dans la nuit (...).Salim Bachi (2017 : 44)

Contraint de s'arracher aux affres de sa patrie, Salim Bachi fut évacué vers les hôpitaux de la capitale française afin d'y recevoir les soins que réclamait son état. L'Algérie, alors en proie aux exactions des différents acteurs du conflit, était devenue un théâtre de terreur et de violence. Entre les atrocités perpétrées par les groupes islamistes du GIA et les mesures de répression brutales menées par les forces armées, la jeunesse algérienne, – Bachi avait alors vingt printemps – se retrouvait prise dans un étau, contrainte de choisir un camp et le giron de sa terre natale. C'est ainsi que Bachi prit la résolution d'entreprendre un nouveau départ, définitif cette fois, et de poursuivre ses études au sein de la prestigieuse institution parisienne. Laisant derrière lui « cette Algérie où l'on s'ennuyait beaucoup et où Allah est omniprésent », comme il le confesse, il tournait une page pour s'ouvrir à de nouveaux horizons. Comme souligné dans cette dernière citation de Bachi, la figure divine se trouve au cœur de toute réflexion introspective de l'auteur dans sa quête inlassable de la vérité. Cette quête constitue le principe fondamental du soufisme en Islam. Les adeptes de ce courant spirituel aspirent à expliciter l'inexplicable, à faire prévaloir le for intérieur spirituel afin d'accéder à une compréhension approfondie de l'existence et de la religion. Ainsi, Salim Bachi semble prôner une forme d'indifférence, car la vérité ultime demeure hors d'atteinte, comme l'atteste ce passage : « Ma grand-mère, elle non plus, ne voulait pas que je prie avant de comprendre les choses de la vie. C'est tant mieux, je ne les ai toujours pas comprises. » (ibid. : 33). Cette posture, empreinte d'un scepticisme revendiqué, témoigne d'une volonté farouche de s'affranchir de toute attache dogmatique, au profit d'une conception personnelle et plurielle du sacré. Ainsi, Bachi affiche avec éclat son émancipation des cadres traditionnels, rejetant avec véhémence les dogmes et les croyances ancestrales, mais plus encore, face aux entraves de nature religieuse. Cette libération intérieure débute par le rejet de l'existence même de la Divinité. Diverses mésaventures, dont certaines provoquées par l'homme, le milieu familial, ou encore le décès de sa sœur « Ma petite sœur meurt en 1979. Elle avait six ans. J'avais neuf ans. Quel choc pour moi de la voir transposée dans une voiture, rigide, enveloppée d'une serviette, (...) j'ai écrit une nouvelle sur la mort de ma sœur... » (Salim Bachi, 2017 : 29), constituent autant de prétextes pour se départir de sa foi : « Dieu n'existe pas. Ouf, je l'ai dit. Aujourd'hui, je peux l'écrire et cela m'engage comme aurait pu le dire Sartre. Cela m'engage d'autant plus que je suis musulman pour les Algériens [...] Musulman, je ne le suis point » (Salim Bachi, 2017 : 18). Cette déclaration d'athéisme prononcée par Salim Bachi sur le ton du soulagement le positionne d'emblée en marge de la société algérienne, laquelle demeure profondément attachée à son appartenance à l'univers musulman. Ce geste, qui s'écarte des normes sociales et religieuses ancrées dans ce contexte, marque une rupture avec les valeurs traditionnelles et l'identité collective dominante. Dès lors, l'auteur ne croit plus en un Dieu unique, mais en une pluralité de déités, attribuant une figure divine à chaque communauté. Selon sa conception, coexistent deux visions distinctes : le Dieu des Français, clément et miséricordieux, et Allah, le Dieu de sa propre communauté, perçu comme plus austère et inflexible :

Il ne fallait pas plaisanter avec Allah ! Contrairement à Dieu, celui des Français par exemple, le rigolo qui vous pardonnait pour peu que vous regrettiez avant de mourir, le nôtre, le Vrai, le Dur, le Pur, l'Incorruptible, ne lâchait rien. Vous avez intérêt à vous mettre en règle très jeune.

Salim Bachi (2017 : 14)

En effet, cette dualité de la figure du Créateur, tantôt bienveillante, tantôt austère, ne fait qu'accroître son désenchantement et son émancipation vis-à-vis des dogmes religieux. Ce rejet des certitudes établies s'apparente dès lors à une forme de désillusion, voire de révolte, face à l'exigence d'une adhésion inconditionnelle aux préceptes de la foi, Bachi commence d'ailleurs son récit par scruter le sacré pour finir avec une désacralisation déclarée de la loi ancestrale traditionnelle scrutée :

Connaitre Dieu Allah, Yahvé : vaste programme. Enfant, je croyais qu'il était partout, me regardait me suivait .Il m'épiait lorsque j'étais sous une table, dans mon lit, quand je me masturbais, il réprouvait, menaçait, interdisait. Tu ne dois pas faire ça, penser ainsi, manger de ceci ou boire cela. C'était Dieu, un être pas très sympathique qui veiller à séparer ce qui était bien du reste et surtout à proscrire ce qui était attirant pour un enfant.

Salim Bachi (2017 : 6)

Cette résistance a engendré chez l'auteur un processus de déracinement progressif, entraînant une perte irrémédiable d'identité. Or, ce besoin impérieux de tisser des liens avec la Divinité n'enthousiasme guère l'auteur, qui semble au contraire abreuver un scepticisme *grandissant* : son *discours littéraire* se retrouve par conséquent en trivialité avec un autre type de *discours constituant*, à savoir le *discours antireligieux* :

Lorsqu'on me pose des questions sur ma foi, j'ai tendance à me dérober. Je ne parle plus qu'en présence d'un avocat, du diable si possible [...] Je perdis la foi à quinze ans en lisant Rimbaud et Nietzsche. Dieu était mort et Zarathoustra vint me l'annoncer. [...] Je tuais l'idée de Dieu en moi. Je pouvais enfin penser par moi-même. Je me désintoxiquais lentement de ces liens religieux et nationaux [...] Leur religion n'est pas la mienne et ne le sera jamais.

Salim Bachi (2017:62-132)

2. Le discours antireligieux comme vecteur d'expression d'une mémoire subjective.

Cette citation qui vient de clore le point précédent nous semble être une excellente transition à ce qui caractérise, selon nous, Salim Bachi dans sa mise en scène du discours antireligieux au service de son récit mémoriel. Nous estimons en fait que loin de n'être qu'un simple positionnement idéologique, ce rejet de la religion devient le moteur d'une quête de soi profondément personnelle. À travers une réflexion intime, douloureuse, et parfois même ironique, le narrateur explore les racines de son rejet, remontant jusqu'à son enfance marquée par la figure paternelle ainsi que l'endoctrinement religieux subi dans son environnement. Ce faisant, il se découvre progressivement, dévoilant une identité morcelée et en proie aux questionnements existentiels. Salim Bachi s'est progressivement affranchi des institutions religieuses ainsi que de leurs pratiques par le biais de ses voyages, de ses lectures mais surtout d'abord de son premier entourage :

Je ne faisais pas le ramadan, mes parents non plus, comme grand nombre de mes amis [...] Les flics ramassaient les dé-jeûneurs qui se croyaient encore aux jours heureux de la colonisation où l'on pouvait manger pendant le ramadan sans rendre de compte à personne. [...] C'était pratique. Comme il fallait se cacher pour manger, nous nous retrouvions dans leur chambre d'étudiant. Sinon je rentrais chez moi pour déjeuner en paix. J'y trouvais souvent mon père ou ma mère qui fumaient en ouvrant grand les fenêtres pour que les voisins, transformés en chiens renifleurs, ne sentent pas l'odeur de la cigarette. Pourquoi observer le jeûne si toute une société le vidait de son sacré et en profitait pour se livrer aux pires excès.

Salim Bachi (2017 : 29),

Absorbé par la suite par la littérature, la poésie, la philosophie et l'exploration du monde, cet homme doté d'un esprit vif a fait de sa plume un outil aiguisé pour narrer sa mutation d'un musulman pratiquant à un simple athée. Au fil des années, ses croyances et repères ancestraux se sont ainsi progressivement estompés. La littérature, dans son expression, a nourri sa quête effrénée d'une liberté tant recherchée, accroissant ainsi son désir intrinsèque de s'affirmer en tant qu'entité individuelle, neutre, n'adhérant à aucune instance politique ou religieuse. L'auteur souligne :

Je suis des partisans d'Ibn Sina, le grand médecin et penseur persan qui vécut au X^{ème} siècle. Pour Avicenne, baptisé ainsi au Moyen Âge en Occident, la foi est une question personnelle qui engage l'individu seul dans son rapport à Dieu. Cette relation au divin ne saurait être réduite à l'observance du dogme et des rites. Un dévot peut très bien prier cinq fois par jour, observer le jeûne pendant le mois de ramadan, faire son pèlerinage à La Mecque et rester pourtant au seuil du paradis puisque, d'une certaine manière, il marchande sa foi comme le ferait un commerçant. (2017 : 121)

Salim Bachi (2017 : 121)

Cette passivité et cette neutralité constituent dès lors chez Bachi une forme de liberté d'expression, permettant une distanciation salvatrice, contribuant largement à la libération raisonnée d'un sujet malmené par les artifices et les tromperies. Dans ce sens, le processus de sécularisation irrigue avec vigueur chez notre auteur le sens aigu de la critique rationnelle, sous forme d'un discours antireligieux qui prend appui sur les ressorts immuables de la logique et du bon sens. Une critique renforcée au sein même de sa sphère intellectuelle, rejetant avec vigueur l'existence du sacré et des miracles, ainsi que toute vision empreinte de mysticisme du monde. Ce processus de désacralisation de la loi traditionnelle engendre de la sorte une modernité parée des atours d'une liberté exaltante, qui exalte l'affirmation de soi, ne récompensant que les prouesses personnelles, au détriment de l'intercession divine et des croyances mystiques. Une liberté conférant à l'individu une autonomie sans partage face aux diverses règles et observances religieuses. De la sorte, les prodiges et miracles n'ont point leur place dans ce processus, tandis que la raison et la logique resplendissent avec une force impérieuse dans l'esprit de l'auteur qui avoue :

Je rejette ces valeurs que l'on veut inculquer de force aux jeunes hommes et femmes de tous pays afin de les envoyer à la mort : l'ordre, l'obéissance, la nation, la religion. De la merde. Je déteste les armées, je me méfie des polices, je n'écoute jamais les sermons. Un discours politique me semble tout de suite suspect sinon creux, j'ai connu les pires exemples de politiciens et je sais que ces derniers ne sont guidés que par leur intérêt ou le désir de la gloire, rares ceux qui se sacrifient pour les autres. En cela, je ressemble

beaucoup à la jeunesse actuelle qui se désintéresse de la politique, ennuyée par des palabres sans fin et mensongères.

Salim Bachi (2017 : 87)

C'est ainsi d'ailleurs que la vie mondaine constituant le terreau fertile par excellence pour se libérer de toutes entraves, favorisant ainsi la remise en question acerbe de la vie politique, sociale, mais surtout religieuse :

[On] me débrouilla une bourse du ministère des Affaires étrangères français. C'est comme ça que j'émigrai chez les français pour manger leur pain et coucher avec leurs femmes [...] Je fis l'amour avec deux jeunes femmes en quatre ans, ce qui est peu si l'on compare avec ce qui se passe en France, mais beaucoup en Algérie où certains ne connaissent les joies ou les malheurs de la chair que pendant leur nuit de noces.

Salim Bachi (2017 : 89-94)

Ipsa facto, le ton adopté est sans équivoque : le narrateur affirme avec véhémence son rejet de toute appartenance religieuse, n'hésitant pas à recourir à un vocabulaire cru et provocateur qui pourrait choquer parfois le lecteur. Cette prise de position radicale traduit en réalité un besoin viscéral de s'affranchir d'un carcan identitaire étouffant, forgé par l'éducation et la culture environnante. Ainsi, lorsqu'il se proclame "mécéant", "impie" et "renégat", le narrateur revendique haut et fort son statut d'"antithèse de Dieu" :

Les sourates et les versets sont bien les paroles dites par Mahomet à divers moments de sa vie. Le Coran, en revanche, n'est qu'un manuscrit parmi d'autres, voire une compilation ou un bricolage hâtif de scribes sans génie. Le travail entrepris par le calife Othoman ne fut jamais achevé, empêché par ceux-là mêmes qui refusaient que l'on touchât à la parole d'Allah, ne serait-ce qu'en la couchant par écrit. Avaient-ils tort ou raison ? Je ne le sais !

Salim Bachi (2017 :67)

A cet égard, Bachi s'évertue avec une ténacité sans faille à se libérer des chaînes dogmatiques imposées par les doctrines religieuses. Le discours anti religieux se mue dès lors en vecteur d'un mouvement introspectif d'expression d'une mémoire subjective et d'une vibrante affirmation de soi. Le narrateur tend à se réinventer, à se réapproprier son existence en dehors des carcans qui lui ont été imposés. Son refus du sacré n'est donc nullement le fruit d'une simple posture intellectuelle, mais bien la manifestation d'un besoin viscéral de se libérer d'une identité subie pour en façonner une nouvelle, plus authentique, mais surtout plus « désharmonisé ? » où les liens entre soi, les autres et le divin semblent problématique.

3. SE SOUVENIR AUTREMENT : Repenser les liens entre soi, l'autre et le divin

L'œuvre bachienne retrace l'évolution religieuse et sociale du narrateur-auteur par un chassé-croisé de dialogues intérieurs, tissés dans une narration où lieux et temporalités se chevauchent et s'entrelacent. De l'Algérie des années soixante-dix, terre d'enfance de l'auteur, à la sombre décennie des années quatre-vingt-dix, puis des rives d'Alger à celles de Paris, le récit adopte une structure non linéaire, naviguant entre les souvenirs du narrateur et les instants de son présent. Des flashbacks abondent, permettant d'explorer la mémoire du narrateur, notamment en ce qui concerne sa relation avec la religion, et offrant ainsi au

lecteur un tableau profond de son cheminement personnel et spirituel, de ses multiples relations interculturelles avec l'Autre, et de sa relation complexe avec le divin. En effet, la trame narrative de cette œuvre autobiographique dévoile un cheminement identitaire marqué par la traversée de multiples sphères religieuses et culturelles. Bachi, navigue entre son héritage musulman et son appartenance à la société occidentale sécularisée, créant ainsi un espace hybride où s'entremêlent croyances, doutes et quêtes de sens. Cette position liminaire lui permet d'adopter un regard critique et nuancé sur les conceptions monolithiques du "soi", de "l'autre" et du "divin". Le récit de l'auteur nous offre une représentation singulière et introspective du rapport de « soi » à l'altérité² mais aussi au divin. Avec une profonde intimité, il nous dévoile les sphères les plus personnelles et familiales, s'affranchissant des conventions sociales qui enserrent habituellement de tels questionnements aux confins du tabou. Allant bien au-delà de ces limites, le récit nous expose une véritable libération par le rejet de la foi héritée et la négation de la figure divine. Ainsi, le texte est-il présenté par l'éditeur comme une leçon d'athéisme d'une rare franchise. Bachi déploie tout au long de son œuvre une méditation rétrospective approfondie sur les motifs qui l'ont conduit à répudier la notion d'une divinité suprême. Il revient avec minutie sur les souvenirs de sa jeunesse, qu'il dépeint comme constamment hantée par la recherche obsessionnelle de cette puissance céleste à laquelle il se devait d'obtempérer :

Enfant, quand je prenais l'avion, j'étais tellement obsédé par Dieu que je le cherchais par-delà les nuages. Je voulais voir cet être immatériel dont nous parlions tant, qui nous obsédait et était insaisissable. [...] Il se cachait. Dieu se planquait, le lâche, il était partout et nulle part. [...] Cette ubiquité divine m'a plus tard fait apprécier et comprendre Spinoza. [...] Rien d'étonnant à ce que Spinoza ait été excommunié définitivement. [...] Enfant, je cherchais Dieu sous les ailes des avions. Plus tard, j'étais simplement heureux de fuir l'Algérie où l'on s'ennuyait beaucoup et où Allah était omniprésent.

Salim Bachi (2017 :19-66)

Dans une dimension socio-psychologique, le texte bachien raconte en outre le désir de l'auteur de cicatrifier une mémoire blessée (perte de sa sœur bien-aimée à l'âge de neuf ans, violence subie à l'école algérienne, intolérance sociale, religieuse et politique...), de retrouver une mémoire véritable et de renouer avec une nouvelle identité narrative car, soulignait le sociologue Angenot « la sortie de la religion ne signifie pas la disparition du religieux. À l'époque contemporaine, les bricolages du religieux tous azimuts seraient une réponse à la difficulté d'assumer une véritable sécularisation du social » (2009 : 121). La cicatrification des traumatismes familiaux, spirituels et communautaires implique ainsi la quête d'une mémoire vivace, « ouverte à tous les périls, et ouverte à l'aléatoire, à l'inconnu, à l'événement, une mémoire qui ne craint point l'indéterminé » (Robin 1989 : 73). La réinvention de la conscience face aux traumatismes passés, qu'ils soient d'ordre personnel ou collectif, ouvre ici la voie à une mémoire critique, c'est-à-dire à un dialogue sur le passé, tant individuel que communautaire. Cette remémoration s'émancipe d'un "mémorial intangible", d'un maintien du traumatisme et d'une mémoire prothétique (Robin, 2003 : 375), d'où le recourt au récit autobiographique pour Bachi, comme moyen de se libérer de

² L'autre dans ce récit de Bachi peut désigner plusieurs entités : Figures familiales et proches, communautés locales, société et culture algérienne, la figure de l'Autre, l'étranger, celui qui est différent, notamment par rapport à l'Occident, la figure divine, le transcendant. Etc.

ce qu'il a bien nommé "une charge spirituelle". La cicatrisation de la « lignée croyante », tout comme la sortie des anómies sociale et familiale, s'avèrent dès lors impérieuses. Ce travail mémoriel s'amorce chez Bachi par la lecture, la littérature, mais aussi par l'écriture :

Pendant que je lisais à en perdre le souffle, du matin et jusque très tard dans la nuit, je n'étais plus ce jeune garçon chétif qui pensait à la mort tous les jours parce qu'il avait perdu sa sœur, je n'étais plus le fils de mes parents qui se déchiraient et ne parvenaient pas à surmonter la mort de leur fille, je n'étais plus un jeune Algérien puisque les livres me donnaient toutes les nationalités du monde et m'offraient tous les voyages.

Salim Bachi (2017 : 166)

Néanmoins, ce processus demeure fragile : « son "moi" se positionne métaphoriquement, dès le titre, entre ciel et terre, sacré et profane, unicité et multiplicité, entre "Dieu, Allah, ... et les autres" » (Ismail SLIMANI, 2021 : 441-442.). Bachi se met en scène avec la volonté manifeste de se présenter comme un Autre, en comparaison avec ses semblables. Ces derniers constituent en fait "les autres" du titre choisi par notre écrivain pour son récit de vie. Ce que l'auteur Rachid Boudjedra considère comme "un livre bizarre avec un titre non moins étrange" (Boudjedra, 2017 : 63), D'autant plus que ce dernier, selon les propos de Slimani Ismail, dessine les contours de son Moi en se représentant comme descendant d'augustes ancêtres andalous. En cela, il emboîte le pas à José-Maria de Heredia :

Un jour, je suis tombé sur un vieux livre d'histoire [...] J'y ai trouvé la mention d'un certain 'Bachi', cadí à Séville au VIII^e siècle [...] Je tenais enfin mon identité véritable et elle expliquait tout [...] Cette nuit-là, je m'endormis content et heureux. En me réveillant le matin, je vis le turban du juge de Séville ceindre la tête auguste de son descendant l'écrivain qui se regardait pour une fois avec amour dans le miroir.

Salim Bachi (2017 : 41)

Pour asseoir encore davantage cette image identitaire, Salim Bachi relate un épisode qui vient en contrepoint de cette affirmation. Lors de sa scolarisation en Algérie, un coopérant égyptien avait la manie d'estropier son nom en le nommant "Bacha" au lieu de "Bachi", considérant que ce n'était pas un nom arabe et qu'il devait être ottoman. Bachi détestait ce "Bacha" dont on l'avait affublé, affirmant qu'il n'était pas arabe. L'enseignant alla même jusqu'à convoquer ses parents pour leur annoncer qu'il avait un problème d'identité, bien que "Bacha" soit en soi un titre de noblesse. Bachi termine son récit mémoriel en dénigrant cette Algérie qui l'a vu naître et qui a été le berceau de son enfance, n'hésitant pas à déclarer qu'il ne souhaiterait à personne d'y être né, encore moins d'y avoir connu une enfance comme la sienne, se décrivant comme enfermé dans un "hôpital psychiatrique à ciel ouvert". (Salim Bachi, 2017 : 114) Le titre même de son autobiographie dessine un horizon d'attente chez le lecteur, supposant que le Moi bachien sera représenté à la lumière du Sacré d'un côté, et de la société de l'autre. Bachi structure son récit de soi comme l'extension de la phrase "je suis devenu un athée qui écrit" (Ismail SLIMANI, 2021 : 441-442.), cheminant des paradoxes d'un enfant croyant en un Dieu lui ayant tracé le destin d'écrivain, tout en détestant Allah, à l'adulte niant l'existence de l'un et de l'autre. Tout au long du récit, le lecteur est ainsi témoin d'une lutte intérieure où se mêlent doutes, colère et quête de sens. Loin de se complaire dans une posture de rejet absolu, Bachi explore avec une douloureuse lucidité les déchirures et les paradoxes qui l'habitent, témoignant d'une quête de soi

irréductible à une simple opposition dogmatique « se quitter soi-même, n'est-ce pas la chose la plus difficile ? On s'éprend plus de sa personne que de la vie... » (Salim Bachi, 2017 :105) déclare-t-il pour illustrer combien la sortie de la religion s'échelonne dans le temps et ne s'effectue pas sans « disharmonies ».

Conclusion

À tout prendre, le récit de Salim Bachi, « Dieu, Allah, moi et les autres » s'inscrit dans une double perspective heuristique ; d'une part, il s'affirme comme un espace où la mémoire individuelle dialogue avec le collectif, tout en questionnant les normes religieuses et les dogmes culturels qui les accompagnent. À travers un parcours introspectif profondément critique, Bachi fait de son écriture le lieu d'une déconstruction des certitudes héritées, transformant ainsi le rejet des dogmes traditionnels en un terrain fertile pour la quête de soi. Ce rejet n'est pas tant une négation qu'une affirmation renouvelée de l'individualité, une tentative de réappropriation identitaire qui se révèle à la fois introspective et universelle. D'autre part, Bachi, par son approche antireligieuse, déconstruit les identités figées pour mieux reconstruire une identité plurielle et narrative, échappant aux catégorisations convenues. Ce parcours se manifeste à travers une écriture subjective et parfois polémique, où le discours antireligieux et la critique des institutions religieuses enrichissent la dimension mémorielle de l'œuvre, offrant au lecteur un accès privilégié à une expérience vécue qui transcende le témoignage personnel pour atteindre une forme d'universalité. La mémoire y est alors éclairée d'un regard libéré des cadres traditionnels, où la critique des croyances se mue en un processus de réminiscence libératrice. Le rejet des schémas identitaires traditionnels se transforme ainsi en un acte de résistance créative engendrant un espace de liberté propice à l'exploration de l'être. Enfin, l'autobiographie de Bachi va au-delà de la simple introspection pour engager une réflexion profonde sur les liens entre soi, autrui et le divin. En convoquant le fait religieux, même dans une perspective critique, Bachi « se souvient autrement » et redéfinit la mémoire comme un lieu d'interrogation et de recomposition de l'identité, non seulement pour affirmer sa singularité dans une perspective paratopique, mais pour explorer la complexité de l'humain en relation avec le sacré dans un monde en perpétuelle mutation. Ainsi, le texte bachien nous mène à comprendre en quoi la relation de l'auteur avec le religieux dépasse les frontières d'un discours antireligieux pour atteindre une forme de spiritualité personnelle, où l'exploration de soi se conjugue à la réinvention de l'autre et du divin. Explorations futures qui permettront de voir en quoi cette convocation du fait religieux (ou antireligieux) dans le roman contemporain transcende-t-elle le cadre du témoignage personnel pour embrasser une dimension universelle, interrogeant les enjeux sociétaux de notre époque.

Références bibliographiques

- Bachi, S. (2005) Autoportrait avec Grenade, Paris, Rocher.
- Bachi, S. (2017) Dieu, Allah, moi et les autres, Paris, Gallimard.
- Bachi, S. (2008) Le silence de Mahomet. Gallimard. Paris.
- Boudjedra, R. (2017). Les contrebandiers de l'Histoire. Frantz Fanon. Tizi-Ouzou.
- Casanova, P. (1998). La république mondiale des lettres. Seuil. Paris.
- Cyrulnik, B. (1999). Un merveilleux malheur. Odile Jacob. Paris.
- Ferry, L. & Gauchet. M. (2004). Le religieux après la religion, prés. d'Eric Deschavane et Pierre-Henri Tavoillot. Paris : Grasset & Fasquelle
- Gauchet, M. (1985). Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion. Paris : Gallimard, S. Bachi. (2005). Autoportrait avec Grenade, Paris, Rocher.

- Heinich, N. (2000). Être écrivain -identité et création-. La découverte. Paris.
- Mahmood, S. & al. (2015). La critique est-elle laïque ? Blasphème, offense et liberté d'expression. (trad. FrancieCrebs& Franck Lemonde), Lyon, Presses Universitaires de Lyon.
- P. Lejeune. (1998). Pour l'autobiographie. Seuil. Paris.
- Sironneau, P. (1982), Sécularisation et religions politiques, Amsterdam, Edition de Gruyter Mouton.
- Slimani, I. (2021). L'autobiographie de Salim Bachi Dieu, Allah, moi et les autres : une mise en scène de paratopies socio-identitaires et sacrale », revue algérienne des lettres, (5)2 :441-442. [En ligne], consulté le 20 octobre 2024, URL : <https://www.asjp.cerist.dz/en/article/177274>